

effets

Le son des courts métrages

II. Voix intérieure et musique

Michel Chion se penche ici sur trois films au prisme du jeu entre voix off et musique, poursuivant ainsi sa cartographie de la matière sonore dans les courts métrages.



Pour de vrai, 2007, 35 mm, couleur, 12 mn.

Réalisation : Blandine Lenoir. Scénario : Blandine Lenoir et Nanou Garcia. Image : Alexis Kavyrchine. Montage : Frédéric Noël. Musique : Bertrand Belin. Son : Olivier Busson et Emmanuel Croset. Interprétation : Anaïs Demoustier, Anita Le Masne, Nanou Garcia et Bertrand Belin. Production : Local Films.

40

La question de savoir si le cinéma en tant que forme narrative est raconté au présent ou au passé est une belle question académique. Ce qui est en revanche beaucoup plus trivial et concret, c'est la question des temps grammaticaux dans les voix dites off.

Dans le parlant, on sait que la mince différence entre ce que le spectateur peut interpréter comme une voix narrative au passé, et une voix intérieure censée représenter le discours mental du personnage au moment où nous le voyons est beaucoup plus une question de temps grammatical (et d'emploi de la première personne du singulier) dans le texte, que de nature sonore. Pour preuve trois courts métrages où se pose la question de la voix dite intérieure. Mais une voix intérieure de type lyrique, incantatoire, avec des mots répétés.

Voix de femme, voix d'homme ? Dans les années 70-80, que d'écrits n'ont-ils pas été produits pour poser cette question en termes de "gender", comme on dit en anglais ! Les films que j'ai choisis semblent conformes à une certaine distribution des rôles : si c'est une voix de femme, on la fait parler d'amour (maternel dans *Pour de vrai*, charnel dans *Je suis une amoureuse*), si c'est une voix d'homme, dans *Mille vaches (expérience)*, il parle de réussir ou de rater sa vie. Mais il faut aller au-delà et voir ces deux films comme bien singuliers.

Pour de vrai de Blandine Lenoir, sur un scénario de Blandine Lenoir et Nanou Garcia (qui joue le rôle principal) a été édité par *Bref* dans le DVD n° 6 de sa collection, ce qui nous donne la possibilité de le confronter à son scénario, mis en ligne sur Internet.

Dans une cuisine, au son d'une musique rock lente qui démarre en même temps que le plan, une femme décide, tout en effectuant quelques actions quotidiennes, un monologue intérieur : "Mon enfant, ma très petite... Mon Dieu, cinq jours déjà et ne rien pouvoir faire qu'attendre. En attendant, j'attends."

Nous comprenons peu à peu que ce monologue exprime la détresse d'une mère face à sa fille, qui a sombré dans le coma après être tombée d'une échelle.

On peut constater que l'enfant est sans prénom et ne s'appelle ni Adèle, ni Céline, ni "ma petite Leïla chérie". On rencontre souvent en France ce parti pris que j'appelle – sans arrière-pensée péjorative – l'évitement onomastique. Pourquoi ? L'effet est clair, en tout cas : les situations montrées semblent moins anecdotiques, plus emblématiques. Mais elles sont aussi parfois plus abstraites, plus désincarnées.

S'étant saisie d'une cuvette, la femme sort de son appartement, tout en continuant à parler dans sa tête (et pour quelques mots de temps en temps à voix haute, dans la continuité de ce qu'elle dit : "Mon amour, ma très petite"). On la voit traverser une sorte de loft encombré où une balançoire suspendue au plafond termine d'osciller, puis passer près d'un lieu où répètent des musiciens, puis un couloir où elle rencontre des amis auxquels elle répond distraitement, et parcourt un entrepôt dont l'arrière donne sur un jardin, où sèchent des draps qu'elle entreprend de retirer, avant qu'elle ne se ravise, et rejoigne la pièce où jouent les musiciens. Au fil des minutes, nous apprenons deux choses. La première : la musique que nous entendons au début n'était pas non diégétique, comme on pouvait le croire, mais jouée par les musiciens que nous voyons. La seconde : le monologue dramatique est, à l'inverse, du "pour de faux" : c'est un texte écrit pour un feuilleton télévisé que l'héroïne, une actrice, est en train de mémoriser. D'ailleurs, ses deux filles sont là, en pleine santé.

Pourquoi la télévision ? J'ai du mal à penser que des effets littéraires comme "Je voudrais être à nouveau enceinte, mais je sais que c'est toi que je voudrais refaire" figurent dans un dialogue écrit pour un feuilleton télé. Ce qui rend la chose plus trouble, c'est que lorsqu'une de ses filles trouve le texte débile et pom-pom-pier, ce qui est donné comme une réaction "de son âge", l'actrice ne le défend pas. Moi, je ne le trouve pas si mal, ce texte, jusque dans ses tournures bizarres ("nous menons l'absurde concours à la souffrance"), et j'en veux à ses auteurs de s'en désolidariser – alors qu'elles font se pâmer l'héroïne ("c'est vachement beau") devant une musique qui me paraît moins directe. Cela pose toujours



question quand les personnages d'un film émettent un jugement sur une expression artistique à l'intérieur de ce film, jugement que le spectateur peut ne pas partager. Mais finalement, ici, le problème est que la musique n'est pas aussi "glauque", "mortuaire" qu'elle est censée l'être.

Dans le scénario, la musique ne devait pas arriver tout de suite, mais après quelques phrases du monologue intérieur. Est-ce que cela aurait été mieux ? J'ai tendance à le penser. Avec le choix fait par la réalisatrice, musique et voix intérieure sont comme des convives immédiatement présentés l'un à l'autre dans un dîner, placés côte à côte et qui se tutoient d'emblée. Ils "copinent" trop vite. Du coup, le texte n'a plus le temps d'affirmer sa musicalité propre.

sept-oct 2008

île de France

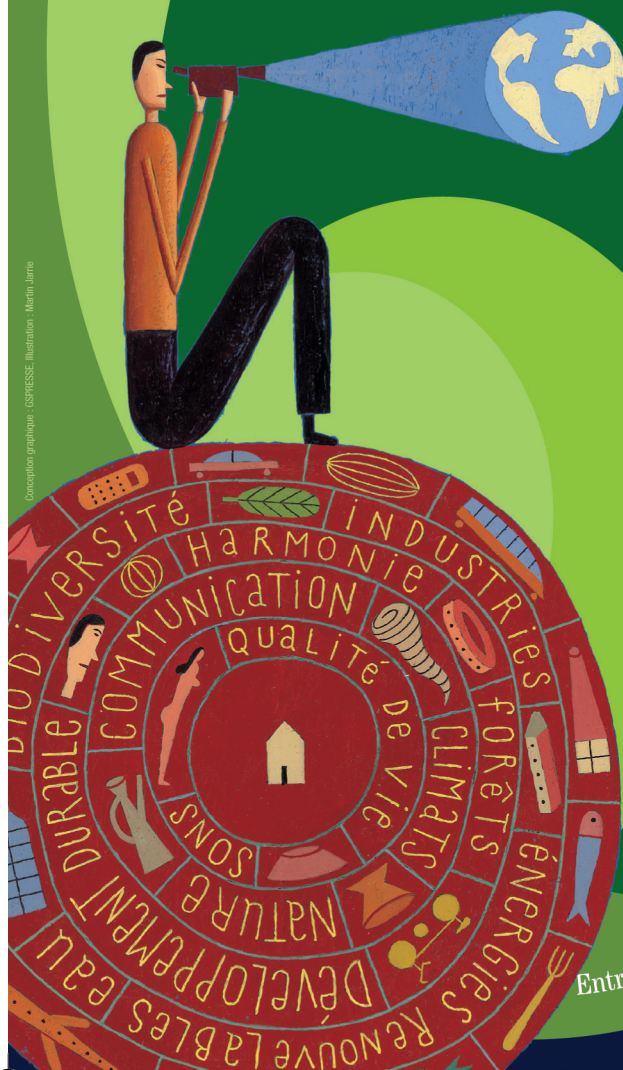
la Région présente

26^e Festival International du Film d'Environnement

du 19 au 25 novembre 2008
www.festivalenvironnement.com
au cinéma La Pagode, Paris 7^e

Compétitions
(documentaires, fictions,
courts-métrages)
Avant-premières
Inédits
Rencontres et débats

Un jury d'apprentis et
lycéens franciliens
décerne le Prix du court-métrage
(dotation : 4 000 €)



Entrée gratuite

... Seulement, s'il n'y a pas de musique derrière les premières phrases prononcées, que mettre ? Le scénario parle d'un "frigo qui ronronne", et c'est bien suffisant, car le réfrigérateur nous aurait mis dans la quotidienneté.

À signaler, dans le film, un effet qui est soit un cadeau du hasard qu'on a su utiliser, soit une trouvaille lors de l'enregistrement, un trébuchement de l'actrice, quand nous l'entendons dire : "Je voudrais (...) t'empêch... t'interdire de monter sur cette échelle." Ce lapsus est comme une façon de nous mettre la puce à l'oreille sur la réalité du texte prononcé.

J'en viens à un autre parti pris, celui du plan-séquence. Tout est fait en une seule prise déambulatoire de plusieurs minutes. A-t-on voulu donner tension et densité à une action finalement peu riche en péripéties ? Le recours au découpage classique aurait peut-être été préférable, pour créer un mystère spatial et temporel, en semant quelques "ellipses perdues". Puisqu'il y avait une musique diégétique pour relier ensemble lieux et scènes, et les faire apparaître comme une seule et même coulée d'espace et de temps, il n'était peut-être pas nécessaire d'ajouter une seconde preuve de temps réel. Il me semble que si le travelling déambulatoire à la mode passe bien dans un film comme *Elephant*, à cause de la banalité fonctionnelle des lieux, ici, il s'accorde mal avec un lieu genre bric-à-brac pour artistes, trop chargé de "poésie" et de pittoresque, que le film nous fait "visiter".



Millevaches [expérience], 2000, 35 mm, couleur, 10 mn.

Réalisation et image : Pierre Vinour. Scénario : Valérie Boucher et Pierre Vinour. Montage : Sylvain Leduc. Musique et son : Cyrille Dufay. Interprétation : Philippe Nahon et René Moratille. Production : Les Enragés.

Millevaches [expérience] est un court métrage déjà ancien de Pierre Vinour. Au son : une musique de Cyrille Dufay, où des sons d'instruments traditionnels sont habilement incorporés dans une pulsation "techno".

Et assez vite, la voix du comédien Philippe Nahon, mais aussi son visage en gros plan sur un fond noir. Cette voix a donc un visage, mais à aucun moment, il n'articule des mots dans le champ.

Depuis *Carne*, de Noé, Nahon est utilisé comme un spécialiste du monologue hargneux, et ce n'est pas ce film qui le fait changer d'emploi. "Bon sang, il y a des jours où il vaudrait mieux

pas se lever (...). Une nuit encore à ressasser cette toute petite vie. Il restera quoi ? Et s'il n'y avait rien."

À part des "bon sang" et des "bon dieu" qui font très Gabin années 50-60, l'écriture de ce monologue évite les tournures trop pittoresques, imagées. Mais Nahon le joue de manière expressive, pas comme on a souvent les voix intérieures, c'est-à-dire monocordes ; ici, il détache des mots, éructe, ou chuchote.

On comprend par petites touches que cet homme a un travail de bureau qui l'ennuie. "Je ne suis qu'un mec qui s'est renié une fois passé le cap de la trentaine et de la paternité, j'ai bradé mes rêves un à un, j'ai plus rien." L'autocritique se fait rhétorique : "Qui on pleurera ? Celui que j'aurais été ou celui que j'aurais pu être ?" Comme chez Lenoir, le texte est abstrait, manque de détails incarnés.

cartes postales

Que voit-on ? Des images plus ou moins tressautantes qui semblent tournées en Super 8, et ont une très belle lumière : des champs, des troupeaux, des paysans, un sourcier – tout cela monté très vite, en évitant un rapport précis avec les mots prononcés. J'ai le sentiment d'un film dont le projet initial était narratif, et dont son auteur a décidé finalement de faire une sorte de poème, limitant la présence à l'image de son interprète, et faisant reposer, au sens d'asseoir, son film sur la continuité d'une belle musique.

Seulement un des problèmes du rapport musique/image est, comme on sait, que tout marche ou presque. Si les deux partenaires ne sont pas liés par des rapports formels et dramatiques précis, on a une impression molle et diffuse. Dans le film de Vinour, il y a selon moi contradiction entre l'état de crise où dit être le personnage, et l'aspect très agréable de cette musique.

À un moment, cette musique se tait, alors que Nahon entre dans une ferme, s'assied devant une cheminée dont nous entendons le feu craquer. Et cela ne dure pas longtemps. D'autres bruits émergent comme de petites cartes postales de réalité ; le glouglou des eaux, le cui-cui des oiseaux, mais ils le font sans avoir le temps de suggérer une autre temporalité que celle, dérivante et informelle, de la musique.

Je suis une amoureuse, de Jocelyne Desvechère, est un film urbain, parisien (à voir sur le DVD #3 de notre Petite collection). Une voix de femme y monologue, voix que tout naturellement on attribue à la personne entrevue en silhouette, en reflet (à la fin), en ombre (avec son homme), ou, si l'on peut dire, en tranches (les jolies jambes que l'on voit dans la scène plus ou moins fantasmagique où elle se casse la figure) – mais toujours en images fixes.

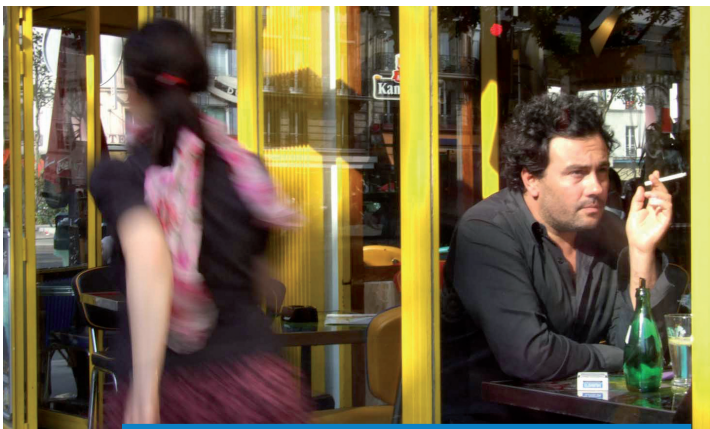
On entend toutes sortes de choses sur l'amour et autour de l'amour, à toutes sortes de vitesses. Ce qui me semble beaucoup plus réussi que dans les deux autres films, c'est qu'on ne parle pas "de", d'une façon un peu scolaire, on parle "dans" : pas de l'amour, mais dans la lumière de l'amour. De même que les images ne montrent pas des gens amoureux, mais le banal dans cette lumière.

Elle peut dire alors : "Je vais rater mon train, je vais rater mon train", et ainsi parler d'amour. "Certains visages me rapprochent

de toi, cette nuque me fait penser à toi. Le mot "nuque" est l'un des rares points du film où ce que désigne concrètement le texte apparaît concrètement dans l'image. À un moment donné, comme chez Lenoir, un lapsus du personnage, qui est peut-être un lapsus de l'actrice, que le film a su utiliser : *"Un matin d'été, je sors de l'Hôtel-Dieu, campée sur deux banquettes"* (au lieu de banquettes).

J'aime bien des phrases à la fois simples et recherchées, élégantes, comme : *"Dehors, toujours muet, il se hâte d'allumer une cigarette."*

Aucune séquence de ce "carnet d'impressions" ne reproduit la même configuration. Tantôt nous avons la voix avec la



Je suis une amoureuse, 2007, 35 mm, couleur, 17 mn.

Réalisation et scénario : Jocelyne Desverchère. Image : Alexis Kavyrchine. Montage : Alexandra Mélot. Musique : Martin Wheeler. Son : Nicolas Waschkowski, François Groult et Cédric Deloche. Interprétation : Arnaud Larrieu, Julie Sicard, Emmanuel Finkiel, Pascal Cervo, Maher Kamoun, Johan Leysen et Jocelyne Desverchère. Production : Les Films de la Grande Ourse.

musique, tantôt la voix sans, tantôt la musique toute seule, tantôt des sons qui sont ici, à la différence de ce qu'on entend dans les films de Lenoir ou Vinour, suffisamment longs et présents pour amener leur propre monde, leur temporalité.

Au début la voix de la femme fait tous les rôles, "elle", "lui". Puis interviennent des voix d'hommes, des visages d'hommes. Le film ne se fige pas dans une abstraction ou un concept trop mécaniquement appliqués : il y a des voix sans prénom, des prénoms réels, des lieux réels. *"Pascal, je peux te demander un service ? Tu peux m'embrasser ?"*

Chez Vinour, la musique était largement un support rythmique ; chez Lenoir, c'était en principe une ambiance. Chez Desverchère, elle est un ramage. Le point commun : parole et musique sont dans le régime de l'intermittent. Quand il n'y en a plus, il y en a encore. La qualité de l'enregistrement sonore compte également beaucoup dans ce film ; le son est beau. Mais d'une beauté accordée à l'esprit lumineux du film. Ce qui compte en effet est moins la qualité professionnelle standard en soi que l'adéquation entre la technique employée et le projet. C'est toute la question de l'exécution au cinéma. Ici, elle est juste.

Michel Chion

sept-oct 2008



CINÉMAS 93

Aide au film court en Seine-Saint-Denis

Dispositif de soutien à la création, à la production et à la diffusion de films de court métrage du Conseil général de la Seine-Saint-Denis

SOUTIEN EN TROIS ÉTAPES :
AIDE À LA POSTPRODUCTION
AIDE À LA DIFFUSION
AIDE AU DÉVELOPPEMENT D'UN NOUVEAU PROJET
DATE LIMITE DES DÉPÔTS DE DOSSIERS : 10 SEPTEMBRE 2008

01 48 10 21 25
www.cinemas93.org

L'AMERTUME DU CHOCOLAT
de Lucile Chautour
Programmation ACID / Festival de Cannes 2008

Seine-Saint-Denis
Conseil Général

CNC